

Ci-dessous les quatre textes proposés au cours du deuxième dispositif « apports philosophiques », animé par Philippe et Maryline

La réalité sociale de notre modernité tardive « n'est pas monde », où « monde » est à entendre comme adjectif. Or, dire de cette réalité qu'elle n'est pas « monde », c'est dire qu'elle n'est pas disposée, apprêtée à notre usage, qu'elle n'est pas appropriée à notre usage, que nous ne savons pas ce que nous pourrions encore en faire, et donc qu'elle nous est extérieure au point de nous paraître étrangère. De la réalité qui n'est pas monde, nous sommes renvoyés à nous-mêmes comme à ceux qui sont privés de monde ; or, pour des êtres qui ont en propre la qualité d'être dans un monde, le fait d'être privé de monde et de mener une existence sans monde implique une dépossession fondamentale qui est en même temps une forme essentielle de mutilation.

On trouve déjà cette thèse chez Hannah Arendt avec son concept de *Weltentfremdung*, c'est-à-dire d'aliénation du monde, au sens d'un devenir étranger au monde.

Le travailleur salarié et précarisé, mais aussi le cadre supérieur, habitué des salles d'embarquement des aéroports, branché en permanence avec ses clients et les marchés par la vertu de ses appendices électroniques portatifs partagent avec les millions d'hommes souffrant de la misère et du manque de biens élémentaires la condition de privation de monde, ce dont témoignent, entre autres signes, les vagues de suicides qui se sont produites ces dernières années dans certaines grandes entreprises. F. FISCHBACH, *La privation de monde*, 2011

1. Qu'est-ce qu'être « étranger au monde » ? (réponse écrite individuelle)
2. Mettez-vous d'accord (réponse écrite collective à la question 1)

Ⓜ Dans les siècles d'égalité, chaque homme cherche en lui-même ses croyances ; dans les mêmes siècles, il tourne tous ses sentiments vers lui seul. L'individualisme est un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis ; de telle sorte que, après s'être ainsi créé une petite société à son usage, il abandonne volontiers la grande société elle-même.

Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et, s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie. A. de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, 1835-1840

1. Qu'est-ce qu'être « étranger aux autres » ? (réponse écrite individuelle)
2. Mettez-vous d'accord (réponse écrite collective à la question 1)

Une force presque irrésistible, comparable à la pesanteur, empêche alors de sentir la présence d'autres êtres humains qui peinent eux aussi tout près ; il est presque impossible de ne pas devenir indifférent et brutal comme le système dans lequel on est pris ; et réciproquement la brutalité du système est reflétée et rendue sensible par les gestes, les regards, les paroles de ceux qu'on a autour de soi. Après une journée ainsi passée, un ouvrier n'a qu'une plainte, plainte qui ne parvient pas aux oreilles des hommes étrangers à cette condition et ne leur dirait rien si elle y parvenait ; il a trouvé le temps long.

Le temps lui a été long et il a vécu dans l'exil. Il a passé sa journée dans un lieu où il n'était pas chez lui ; les machines et les pièces à usiner y sont chez elles, et il n'y est admis que pour approcher les pièces des machines. On ne s'occupe que d'elles, pas de lui ; d'autres fois on s'occupe trop de lui et pas assez d'elles, car il n'est pas rare de voir un atelier où les chefs sont occupés à harceler ouvriers et ouvrières, veillant à ce qu'ils ne lèvent pas la tête même le temps d'échanger un regard, pendant que des monceaux de ferraille sont livrés à la rouille dans la cour. Rien n'est plus amer. Mais que l'usine se défende bien ou mal contre le coulage, en tout cas l'ouvrier sent qu'il n'est pas chez lui. Il y reste étranger. Rien n'est si puissant chez l'homme que le besoin de s'approprier, non pas juridiquement mais par la pensée, les lieux et les objets parmi lesquels il passe sa vie et dépense la vie qu'il a en lui ; une cuisinière dit « ma cuisine », un jardinier dit « ma pelouse », et c'est bien ainsi. Simone WEIL, *La condition ouvrière*, 1951

1. Qu'est-ce qu'être « étranger à une condition » ? (réponse écrite individuelle)
2. Mettez-vous d'accord (réponse écrite collective à la question 1)



② L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc. autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or, derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

On sait que la notion d'humanité, englobant sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n'est nullement certain – l'histoire récente le prouve – qu'elle soit établie à l'abri des équivoques ou des régressions. Mais, pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les « hommes » (ou parfois – dirons-nous avec plus de discrétion – les « bons », les « excellents », les « complets »), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature – humaines, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singe de terre » ou d'« œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique. Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction. Claude LEVI-STRAUSS, *Race et histoire*, 1952.

1. Pourquoi l'étranger est-il rejeté ? (réponse écrite individuelle)
2. Mettez-vous d'accord (réponse écrite collective à la question 1)